



## Du même auteur

### POÉSIE

- L'ultime Thulé*, Flammarion, 2018.  
*Les métamorphoses*, Le Castor Astral, 2017.  
*Le voyage de Bougainville*, L'Amourier, 2015.  
*Tristran*, Obsidiane, 2010.  
*Le petit séminaire*, Flammarion, 2007.  
*Le hasard*, Obsidiane, 2004.  
*Méridien de Greenwich*, Obsidiane, 2000 (Prix Max Jacob).  
*Le Désert et le Monde*, Flammarion, 1997 (Prix Tristan Tzara).  
*Introduction au désert*, Obsidiane, 1996.  
*Alecto !*, Obsidiane, 1994.  
*La nature à Terezin*, Europe Poésie, 1992.  
*Passage d'Orient*, Messidor, coll. Digraphe, 1984.  
*Le montreur d'images*, Saint-Germain-des-Prés, 1978.

### PROSES

- Le perroquet aztèque*, essai, Obsidiane, 2019.  
*L'Oca nera*, roman, La Thésaïde, 2019  
*Du neutrino véloce*, récit, Passage d'encre, 2015.  
*Cabinet de société*, récits, Henry, 2011.

### THÉÂTRE

- La déportation d'Hermès*, pièce radiophonique, France Culture, 1987.

### TRADUCTION

- La lanterne de l'aubépine* de Seamus Heaney, Le Temps des cerises, 1996.

**EX MACHINA**



**Gérard Cartier**

**EX MACHINA**

(Journal de l'Oie)



## *Avertissement*

*L'auteur m'a fait la dépositaire d'un épais manuscrit, L'Oca nera, auquel il semble avoir travaillé jusqu'à sa mort et qui m'est parvenu dans les conditions curieuses que j'ai évoquées dans l'avant-propos de son édition<sup>1</sup>. Ces récits, dont la rédaction était presque achevée, sont organisés en soixante-deux chapitres, pour la plupart datés et situés, suivis d'un chapitre surnuméraire, Le paradis. Le livre épouse en effet la forme des jeux de l'oie dont mon ami faisait la collection, avec leurs « cases obligées (l'hôtel, le puits, la prison, etc.) », et en particulier, de neuf en neuf, celles habitées par l'oie – laquelle, en l'espèce, est noire : elle figure l'une des principales âmes damnées de la Collaboration, qui s'était enfuie en Italie après la guerre. Ces récits, qui se déroulent pour l'essentiel au Piémont et dans le Dauphiné, les uns dans le présent, les autres à la fin de l'Occupation et dans l'immédiat après-guerre, forment un ensemble organisé au-delà des seules contraintes du jeu de l'oie. De fait, « des interactions les relient à intervalles, fortes ou faibles selon l'occasion », sur le modèle du double ruban de l'ADN, selon l'image qui en est donnée dans l'une des annotations que l'on va lire.*

*Parmi les documents découverts dans la maison des Granges où il s'était retiré, outre les brouillons de quelques chapitres, tracés d'une écriture minuscule sur des feuilles pliées en quatre, et une chronologie détaillée des événements décrits, se trouvait un grand carnet à spirale contenant le journal tenu par l'auteur durant la rédaction de L'Oca nera. S'il embrasse une vaste matière, des péripéties de l'enquête sur Mireille Provence (alias Simonne*

---

<sup>1</sup> L'Oca nera, La Thébaïde, 2019.

Waro), « l'espionne du Vercors », jusqu'aux aléas du chantier de La Maddalena, dans le Val de Suse, si l'on y relève aussi certaines confidences à caractère intime, ce carnet traite pour l'essentiel de l'écriture du livre : progrès du travail, pistes avortées, réflexions littéraires, etc.

Ces quarante pages d'une écriture soignée, presque sans rature, semblent avoir été mises au net tardivement, en vue d'un usage que rien ne laisse deviner. Peut-être l'auteur avait-il d'abord envisagé de les intégrer à son ouvrage, comme le suggère la notule du 28 juillet 2012 : « Depuis que j'en ai glissé des extraits dans mon livre [...], j'hésite à rouvrir ce carnet... » ; avant d'y renoncer, car dans le manuscrit de L'Oca nera qui m'est parvenu, sous une forme presque achevée, je n'en ai décelé que quelques bribes. Il est vrai qu'à la fin de sa vie, exilé dans sa « thébaïde » de Chartreuse, l'auteur a longuement repris ses récits pour, selon ses mots, « les compléter et leur donner forme » : il se peut qu'il en ait alors éliminé les emprunts au carnet, nous privant ainsi d'une piquante mise en abyme. Mais celui-ci nous reste, couvrant l'essentiel de la période d'écriture – la plus féconde.

Au verso du carnet, tête-bêche, se trouve l'ébauche d'un second journal couvrant de façon intermittente la période qui suit, quand l'auteur vivait aux Granges. J'ai longuement hésité à le joindre au Journal de l'Oie<sup>2</sup>. Au contraire de celui-ci, il a manifestement été jeté dans l'instant ; la graphie en est souvent capricieuse, minée d'abréviations et de ratures, et parfois mal déchiffrable ; j'ai dû, non sans scrupules, corriger quelques-unes de ces notes convulsives pour les rendre lisibles. Elles sont rédigées dans l'esprit du premier journal, mais l'auteur s'y évade plus souvent du cadre de ses récits, allant un moment jusqu'à rêver de leur donner une suite, en rédigeant même quelques fragments,

---

<sup>2</sup> Tous les titres ont été choisis par l'éditeur.



*Avertissement*

*alors qu'il doutait encore de venir à bout de son manuscrit. On y voit son compas se refermer peu à peu ; et l'on ne peut y lire sans émotion l'évocation de « la pythie noire de Lariboisière » et les approches de la mort.*

*Si je me suis décidée à publier ces journaux, ce n'est pas seulement par attachement à la mémoire de mon ami, mais parce qu'une des notes m'y encourage (« ...une sourde nécessité ») et qu'il m'a semblé qu'elles pouvaient être lues pour elles-mêmes, indépendamment de l'œuvre qui en est l'objet. Libre aux fétichistes (je crains d'en être), intéressés au processus de la création autant qu'à son résultat, de les lire en regard de L'Oca nera, en remplaçant chacune à sa place dans la succession des récits, et de susciter ainsi le « cœur des tragédies antiques » qui y est évoqué.*

L



*...douze demi-godets d'aquarelle suffisent aux plus habiles (...) et un tube de blanc de Chine. Imaginons que les écrivains n'aient que douze mots et du silence pour deviser le monde...*

L'Oca nera



# **JOURNAL DE L'OIE**

(2012 - 2014)



8 mars 2012. Vertige. Si l'idée allait se tarir avant de prendre forme ? Plutôt qu'une machine parfaite, mais mensongère, une chronique vagabonde – le métier, la collection, et le terrible passé qui m'obsède. Une gerbe de récits noués par un lien léger : le fil des jours. Faire confiance au hasard. L'OIE SAUVAGE ?

9 mars 2012. Turin, la ville aux trois visages : la capitale de Victor-Emmanuel, la cité métaphysique de Chirico, la sombre mégapole de la FIAT. Lui donner un centre secret. Parmi tant de lieux propices qu'elle ne dévoile qu'aux flâneurs, aucun plus prompt à animer l'esprit que la serre de la Galerie Subalpine, qui conduit de l'angle des portiques de Piazza Castello à la petite place pavée où se dresse la statue équestre de Charles-Albert – là même où, un soir d'hiver, posant sa joue sur celle d'une jument ignoblement fouettée, mêlant ses larmes à celles de la bête, Nietzsche a perdu la raison. Tout pourrait commencer là. Au cinéma Romano. Ou dans le cénotaphe de la Confetteria Baratti & Milano p. t. E. Ou dans la librairie du juif.

11 mars 2012. L'esprit travaille à la dérobée. Il s'applique à des images disparates, surgies à l'improviste. La librairie. Les désordres du Val de Suse. Les vicissitudes de la guerre. Ai-je déjà sans le savoir la clef de ce rébus ? À quelle fin nécessaire me mènera le livre, comme le paradis au bout du jeu de l'oie, sans que je la

souçonne encore ?

18 mars 2012. Ne pas se refuser. Dire *je*.

19 mars 2012. La Maddalena<sup>1</sup>. Tempête de neige tardive. Dans le vallon du Clarea, les cerfs ont déchiré les écorces. Des ruisseaux courent. Narcisses et primevères pointent le long des vieux moulins. Les premières hirondelles cimentent leurs nids sous le viaduc. Deux mondes se côtoient sans se mêler. Au-dessus des vignes bouclées, les rochers mesurent le temps. L'un d'eux proclame : NO TAV.

24 mars 2012. Me voici atteint de bilocation, comme Padre Pio, mais au lieu du Saint-Esprit, c'est Google Earth qui m'enlève à ma cellule. Aujourd'hui, visite express de Turin. J'en ai tiré un plan des lieux qui me touchent. Cela tient sur un quart de feuille.

31 mars 2012. La Sybille de Sienne était gardienne et interprète du savoir sur le passé aussi bien que sur l'avenir. « L'historien est un prophète tourné vers l'arrière » (Walter Benjamin).

15 avril 2012. J'ai commencé hier à écrire, avec un peu de cérémonie, au stylo à plume d'or sur une feuille pliée en quatre, comme je le fais depuis que je travaille à Turin, la couvrant jusqu'aux deux bords de la fine écriture serrée de celui qui craint, s'il reprend souffle, de laisser l'idée s'échapper. La graphie est mauvaise, la

---

<sup>1</sup> La galerie de La Maddalena, dans le Val de Suse, est la première galerie italienne de la « TAV », le tunnel ferroviaire sub-alpin. L.



plume a accroché le papier, ici et là l'encre a bavé, et ce matin, recopiant les pages sur l'ordinateur, j'ai eu du mal à me relire. Le titre posé en haut, entre parenthèses, tout le chapitre était venu d'un coup, avec une étonnante facilité. Mais c'est bien désordonné ; trop peut-être ; il faudra y mettre de la suite – sans excès : c'est l'auteur qui parle, cela autorise un peu de folie.

28 avril 2012. Il y a quelques années, saisi par le démon de l'écriture, j'avais commencé un recueil de récits que je n'ai pas su mener à bien : *L'oreille du Manitoba*. Le titre m'était venu à l'impromptu, tout formé, comme ces petits dieux échappés du front des grandes déesses – et l'on ne sait pas, tout d'abord, si c'est la Paix ou la Guerre. Ce fut la Guerre : l'occupation italienne des Alpes, avant que les Allemands, d'un revers de la main, n'en chassent leurs alliés versatiles. À Uriage, dans un appendice des vallées, les costumes bleus de la Milice déambulent sur les pelouses du château de Bayard, d'où ils poussent leurs pions face aux maquis – Russes blancs et Ukrainiens tomberont bientôt sur le Vercors. Je crois avoir assez vite renoncé. Il y fallait trop d'assiduité, le métier me happait. Il n'en est resté qu'une liasse de feuillets disparates serrée dans une chemise à sangle avec deux ou trois plans et une liste de dates, reléguée au sommet d'un placard. Peut-être y est-elle encore.

29 avril 2012. Impossible de retrouver le *Manitoba*. Un hiver, peut-être, dans l'ivresse d'effacer les traces de mon échec, m'aura-t-il servi à enflammer des bûches... Le titre seul m'est resté, dérisoire et énigmatique. Si mon *Oie sauvage* allait finir de même ?

## JOURNAL DE L'OIE

5 mai 2012. Des années que mon père a passées au lager, je ne sais presque rien. Rien non plus de mon oncle Marcel, de sa vie dans le maquis, des circonstances de son arrestation. Le temps a effacé les événements et confondu leurs acteurs, il en a fait un seul être anonyme chargé de témoigner pour tous, comme ces squelettes hybrides des muséums reconstitués à partir des restes de multiples individus. Rien, donc : un prénom, une date sur une stèle. Ce que l'on veut savoir, il faut l'inventer.

6 mai 2012. Brusque don du hasard. Des pages des *Témoignages sur le Vercors* de La Picirella, qui dormaient au sommet de ma bibliothèque, s'échappe une mince liasse de papier pelure écorché par l'imprimante. Le seul des récits d'autrefois qui me soit resté : « Carré des fusillés ».

12 mai 2012. La Picirella. Quelle matière ! Des brigandages dignes du Moyen Âge, mais au lieu des cavalcades de lansquenets, un convoi de Tractions noires hérissées de PM qui entrent en bourrasque dans Vassieux en tirillant de tous côtés, libérant une meute de forcenés qui arrêtent au hasard, torturent en ivrognes, fusillent qui leur déplaît, avant de s'évanouir aussi brusquement qu'une tornade, ne laissant à l'exécration du Vercors que quelques noms à peine réels, Dagostini, Maud Champetier de Ribes, Mireille Provence...

13 mai 2012. L'Histoire est un chaos de passions fugitives, mortes pour la plupart, qu'on se plaît à éprouver malgré soi, tout décevantes qu'elles soient souvent, et fausses quelquefois...

30 mai 2012. Cinq chapitres déjà à peu près rédigés, un autre esquissé, plus quelques pages de fragments épars que je devrai sans doute éliminer. Je m'inquiète de ce qu'il me faudra de patience, à ce rythme, et peut-être d'invention, pour venir à bout d'une première version. Sans compter, ensuite, l'infinie besogne de polissage...

2 juin 2012. Les romans qui nous happent, nous subjuguent, nous retiennent haletant jusqu'à la dernière page, nous y jetant épuisés et sans jugement, aussitôt refermés on ne les aime plus. Le sentiment de s'être fait avoir, d'avoir été dépossédé de soi – la même répugnance qu'on éprouve à se soumettre aux passes d'un magnétiseur ou à assister aux tours d'un magicien. Je feuillette à tout moment *Histoire*, par quoi j'ai autrefois découvert Claude Simon. Voilà. On ne peut faire mieux – le vieux rêve d'un roman qui ne tienne que par l'écriture.

9 juin 2012. Je me dissémine.

10 juin 2012. Ces aliénés à qui l'on donne une boîte de couleurs et qui passent leurs jours à regarder leur main barbouiller le papier d'arabesques, ou de chemins de fer, ou de femmes mamelues suçant de longs pénis ; ceux qui façonnent dans l'argile rouge des têtes humaines dont ils peuplent leurs jardins ; ou ramassent sur les berges des galets qu'ils appareillent sur des planches selon ce qu'ils y voient, têtes d'oiseaux, lunes, seins ou phallus ; ceux qui s'emparent d'un stylo et vous font la morale, ou enfantent des récits décousus, leur vie outrageusement déguisée, non moins que nous le faisons nous-mêmes, hormis la grammaire : nos frères

infortunés.

16 juin 2012. Si je ne craignais pas de surcharger mes pages, j'y mettrais quelque part l'un de ces paysans que la FIAT était allée débaucher en Calabre et qui, après une longue vie d'usine, retrouvant tout à coup une passion ravalée, occupent leur retraite à tailler dans le chêne, au fond d'un garage du Lingotto, des croix de procession et des fétiches, les incrustant d'objets de hasard, clous, boulons, épingles à tête de verre, lames de couteau, fourchettes, pièces de monnaie, avant d'y peindre sur un fond de garance et d'or de petites scènes empruntées au panthéon chrétien – ou plutôt, et c'est presque indifférent, à celui du communisme. Quel beau contrepoint cela ferait aux désordres du siècle !

18 juin 2012. À l'*Amboise Paré*, face à Lariboisière. Je tente de dresser au dos des résultats d'analyses un plan de mes récits, les enchevêtrant avec une désinvolture qui m'étonne. Je me demande si j'aurais plaisir à lire chez un autre ce que j'entreprends. J'admire ceux qui sont horloger autant qu'écrivain, qui combinent des histoires qui se déploient sans heurt, dont chaque accident résulte infailliblement du précédent et est nécessaire au suivant, comme dans une démonstration mathématique, au bout de quoi s'abat la fatalité – des romans implacables comme des théorèmes. Au lieu de quoi je laisse mes pages foisonner. Moi qui souvent reprends mes collègues débutants quand ils rédigent des rapports, leur demandant de faire *belles oranges pas chères* (éliminer les digressions, resserrer les idées, couper court), me voilà qui m'abandonne à ma fantaisie comme un jeune homme. Mais aussi, il ne fallait pas s'enticher des jeux de l'oie...

[Sans date]. Mon livre est déjà entortillé de quatre fils dissemblables : le chantier, le Vercors, le fuyard, les jeux de l'oie – lesquels n'y ajoutent presque rien, mais enchâssent les récits et en dictent la composition. Comment jurer que d'autres motifs ne s'y ajouteront pas ? Livia, bien sûr... Je recule de semaine en semaine le moment d'écrire les chapitres sur elle. Hormis deux ou trois brèves apparitions, rien. La scène d'amour sur la banquette arrière me terrifie. Faut-il s'y risquer ?

3 juil. 2012. Perfidie des romanciers. Ils valent tous plus ou moins le docteur Frankenstein. D'un amour de jeunesse, d'une déesse de peinture, d'un œil miellé pris à l'une, d'un chignon romain à une autre, ils composent une héroïne plus véritable qu'aucune de celles qui l'ont inspirée. Jusqu'à eux-mêmes, écrivant *je*, qu'ils adultèrent et métamorphosent : ne te laisse pas connaître... Il y a tant de curieux, et si habiles ; qu'un mot anodin vous échappe, vous êtes pénétrés ; vos secrets les mieux cachés, les voilà sus de tous... Non les êtres seulement, mais les lieux et les temps, en dépit de l'Histoire et de la géographie. À greffer le faux Le Roux sur Livia et les maquis du Vercors sur la TAV, est-ce que je ne fais pas de même : une oie du Dr Frankenstein ?

10 juil. 2012. Six ou sept figurines suspendues à un fil de fer tendu au-dessus de la table : de simples silhouettes découpées dans un carton coloré, jupe bouffante et corset pour les femmes, jaquette ou bourgeron pour les hommes, sur chacune un nom à l'encre brune, l'année de leur naissance, si elle est connue, et quelques traits de caractère à ne pas oublier sous peine de miner le roman par ces incohérences qui font lever le sourcil aux

lecteurs scrupuleux. Ou de petits simulacres de chiffon alignés sur une planche, comme des dieux lares, qu'on abat d'une chiquenaude sitôt le sacrifice accompli – on meurt aisément quand on meurt en paroles. Ou rien qu'un carnet de moleskine fermé par un élastique, chaque page à l'en-tête d'un des protagonistes, avec au-dessous son état-civil et une courte liste de dates et d'événements, voyages, conquêtes amoureuses, vicissitudes. J'ai rêvé cette nuit, dans un accès de fièvre, d'un outil plus puissant, un moyen d'ingénieur : une manière de règle à calcul au bord gradué d'un calendrier dotée de multiples réglottes coulissantes, chacune relative à un personnage et graduée d'une échelle des âges (0, 10, 20 ans, etc.) sur laquelle serait portée la suite des faits le concernant, de la naissance à la mort : une flûte de pan des destins individuels que l'on accorderait en faisant glisser l'une sur l'autre les réglottes pour disposer chacune en regard du calendrier (ainsi, pour mon père, le 0 en face de 1918), exprimant de la sorte la concomitance ou la succession des différents ordres d'événements, l'harmonie d'ensemble manifestée par ce seul instrument, sur lequel le lent déplacement d'un curseur transparent figurerait l'acte de lecture. Ou rien du tout, ni carnet, ni figurines, ni réglottes : se fier à sa mémoire, et tant pis si parfois l'on s'y perd.

12 juil. 2012. J'imagine ce que seraient les romans si, au lieu d'être enfermés dans la règle stricte qui paraît les commander – la chronologie, la vérité intérieure, une contrainte formelle (les étapes du jeu de l'oie) –, on les lisait dans l'ordre de leur composition et le premier état de leur écriture. Cela en ferait de grandes machines énigmatiques dont les rouages agencés au hasard ne mordraient que le vide ou animeraient une scène

mineure cachée dans le livre, dont on découvrirait alors qu'elle en est le mobile secret, comme ces mécanismes de Tinguely dont le complexe agencement de bielles, de courroies et d'aimants n'a pas d'autre fin que d'agiter faiblement une petite feuille de tremble au bout d'une longue tige de fer. On y lirait tout autre chose que des actions et des sentiments : le désir d'écrire. Le plaisir y naîtrait de la construction par à-coups de l'intrigue, de l'errance de la pensée qui, ayant longtemps couru à l'aventure, se resserre peu à peu sur son objet. Je me suis pris à rêver à ce que seraient certains livres impeccables si on les publiait selon ce principe. Sans doute Flaubert n'a-t-il pas commencé par la classe où bredouille le pauvre *Charbovari* ; peut-être n'a-t-il pas couru tout de suite à ce fiacre aux rideaux tirés qui brinqueballe follement dans les rues de Rouen ni, ce serait trop d'avidité, à la scène du poison ; peut-être n'a-t-il peint d'abord que l'une des saynètes qui émaillent le livre, sans savoir encore ce qui la motivait – la pharmacie d'Homais par exemple†. Rien ne serait plus plaisant que de voir se lever en désordre sous sa plume, par analogies et enchaînements d'idées, les paysages et les situations du roman et d'imaginer comment il a dû batailler pour réconcilier tant de morceaux composites – tous ne prétendent pas laisser des incohérences dans leurs ouvrages pour se rappeler au souvenir de leurs lecteurs et manifester leur puissance à leurs dépens. Quant à mon OIE SAUVAGE, on y verrait que le morceau qui est au principe du livre, celui par quoi j'ai débuté, est resté orphelin, presque aussitôt oublié – le ferment qui fait lever la pâte et se résorbe en elle.

† Post-scriptum. Je découvre par hasard qu'il aurait commencé par la scène des Comices agricoles.

13 juil. 2012. Me voici perdu au royaume de l'arbitraire.

28 juil. 2012. Depuis que j'en ai glissé des extraits dans mon livre, ceux qui ont trait à la fabrique des récits, j'hésite à rouvrir ce carnet pour y noter mes progrès. Comme dans les expériences de physique des particules où toute tentative de surprendre la course d'un électron le fait dévier de sa trajectoire, ces réflexions détournent le livre de son cours en détruisant l'innocence nécessaire à son engendrement.

15 août 2012. Cet été, en voyage le plus souvent, j'ai esquissé plusieurs morceaux décousus, dont une brève scène d'amour (très allusive mais, contre toute attente, assez à mon goût), avant de bifurquer brusquement : deux chapitres venus par hasard, à la suite de la visite de Fort Barraux et de l'envoi par le guide d'une coupure de presse rendant compte du procès de Mireille Provence. Me quittera-t-elle jamais ? Elle s'inscrit si bien, mystérieusement, dans mon sujet... L'évidence, c'est ce que l'instant d'avant on ne soupçonnait pas.

16 août 2012. Pourquoi m'astreindre à tenir ce registre ? À la façon de ces explorateurs descendant l'Amazone qui notent sur leur carnet les affluents du fleuve pour s'assurer qu'ils vont bien vers la mer ?

17 août 2012. Musée de la Résistance et de la Déportation de Grenoble. J'y ai cherché en vain les noms qui m'occupent. Rien. Les traîtres ont disparu sans laisser de trace. On a déjà tant de peine à garder la mémoire des héros... Presque rien non plus dans les livres disposés sur le comptoir – rien que je ne sache



## JOURNAL DE L'OIE

déjà. Existe-t-il quelque part, dans cette Europe qui en a vu passer tant, ou loin d'ici (ils ne manquent nulle part), un musée consacré aux salauds ?

18 août 2012. Mémorial des enfants d'Izieu. Des traîtres, en voici. Pétain. Laval. Doriot, Touvier, le chef de la Milice lyonnaise, qui cavala sous un faux-nom d'abbayes en monastères, jusqu'à la Grande Chartreuse. Il y eut, longtemps après, des jeunes gens pour les défendre. Il y en a peut-être encore.

18 août 2012. Au regard du présent, fourmillant, bigarré, le passé paraît pauvre et pétrifié. Mais le présent s'impose à nous ; le passé, nous le choisissons.

[Sans date]. Visiter le Museo diffuso della Resistenza de Turin. Qui sait s'il n'y aurait pas là des informations sur mon fuyard, ou bien sujet à une belle mise en abyme ?

31 août 2012. Orion aveugle. Je compose à l'aventure, selon l'humeur du moment – ces dernières semaines, dans l'impossibilité d'un travail suivi, dix pages d'éclats hétéroclites qui ne trouveront peut-être pas d'emploi : la fantaisie ne justifie pas tout.

1<sup>er</sup> sept. 2012. État d'avancement. 15 chapitres en 4 mois et demi. Il m'en reste encore 47 à écrire dont, pour la plupart, je n'ai pas la moindre idée – dont la vie doit encore accoucher. Soit, à ce rythme, environ 14 mois. J'aurai terminé à la Toussaint de l'an prochain, si le hasard m'est favorable, sans compter les reprises, etc. Les nombres sont notre canne blanche pour aller dans le temps.

## JOURNAL DE L'OIE

3 sept. 2012. Est-ce Venise ? Le livre de Borges qui m'accompagne ? Le temps vacille. Hier, traversant le Grand Canal, j'ai vu Livia se dédoubler. Puis, apprenant son nom juif – son *vrai nom*, me dit-elle –, j'ai compris qu'elle venait de très loin et qu'elle portait en elle la blessure de l'Histoire.

5 sept. 2012. Je regarde avec étonnement l'écheveau à quoi commence à ressembler mon livre. Cependant, *dans toute la vérité de sa nature*, comme le dit Jean-Jacques, notre vie est-elle mieux disciplinée ? On apprend tous les jours le contraire. Le passé, lui-même, n'acquiert son apparence ordonnée que par une monstrueuse amputation : l'oubli de tout ce qui lui insufflait sentiments et désirs.

19 sept. 2012. Que l'homme est imprévisible ! Malgré Montaigne et *Baruch*, et tant de moralistes acharnés à le dépecer vivant, aucun qui ne puisse un jour nous surprendre. Ainsi, hier, le libraire de la Galerie Sub-alpine, si sec et si ajusté d'ordinaire, qui pour un mot, « mystère », au terme de convulsions dignes des grands contorsionnistes, me cède la planche qu'il me refusait depuis des mois. N'y ai-je pas gagné, avec les indéchiffrables aventures de l'oie noire qui la peuple, quelques pages curieuses ?

[Sans date]. Ce qu'on a vécu, qu'il est difficile de le restituer ! La vérité entrave l'esprit ; mais j'éprouve un embarras, une contrariété, et même un véritable remords à m'affranchir de la réalité, jusque dans ses plus infimes détails. Ce navrant scrupule, qui va jusqu'à la mesquinerie, tient peut-être à ma formation : inventer, aussi peu soit-il, c'est trahir. Modifier une circons-

tance, un lieu, un nom, c'est altérer de proche en proche tous les faits et gauchir leur logique, qu'il s'agisse des soubresauts de la société ou des passions privées, pourtant si confuses, même pour ceux qui les ont éprouvées. Mais il arrive que la matérialité des faits heurte une autre vérité, tout intérieure, qui a la force de l'évidence (m'a toujours séduit l'idée qu'une nécessité secrète nous dictait nos vies – si je donnais ceci à lire, on se réécrirait sans doute...) Les mots sont trop grossiers, le sens est trop nu, on veut plus de trouble et d'ambiguïté, un mensonge y pourvoit mieux.

7 oct. 2012. Une inquiétude me tourmente, que je ne sais pas formuler, touchant la structure du livre à venir. Depuis mon dernier rendez-vous avec ce carnet, il y a plusieurs semaines, je me suis contenté de brouiller six ou sept feuilles, mais d'une écriture si dense qu'on ne pourrait pas y ajouter un mot. J'avance très lentement, dans le doute plus souvent que dans l'exaltation. Par chance, la vie parfois me supplée. Témoin, sur la planche extorquée au libraire de la Galerie Subalpine, l'étrange conformation de l'oie noire, découverte à l'improviste (mais quel sens lui donner ?) et qui débouche à l'improviste sur une bouffonnerie : où est la gravité que j'avais désirée ?

4 nov. 2012. J'avance sans ordre, tout au plaisir de me dilapider. L'auteur est fantasque, le lecteur raisonnable : comment ces récits pourraient-ils les réconcilier ? Les grands livres, ce sont peut-être ceux où chacun cède assez au désir de l'autre pour que tous deux y trouvent leur plaisir.

11 nov. 2012. Vu hier au Musée des Beaux-arts de

Chambéry, dans l'exposition consacrée à Laurent Pécheux (l'un de ces petits maîtres du XVIII<sup>e</sup> que l'on oublie dans les rétrospectives, qui fut pourtant un peintre délicat et l'inventeur du néo-classicisme), une toile représentant Minerve voilée, la taille prise dans une draperie mauve, assise au chevet d'un lit où une jeune femme nue, allongée dans la pose de la *Vénus d'Urbino*, nous regarde en rêvant, indifférente aux leçons de sa demi-sœur, effleurant d'une main une couronne de roses et froissant de l'autre un coin de drap entre ses cuisses, tandis qu'une bande d'amours chasse au filet des colombes égarées dans les courtines. Voilà : le lecteur est Minerve, la vierge sage, et l'auteur cette courtisane abandonnée aux plaisirs de l'instant, et d'abord à celui de l'imagination, le premier des péchés.

17 nov. 2012. On ne s'évertue à orner son roman, à entrelacer les aventures et à saccager la chronologie que parce qu'il y a un ordre immuable pour le lecteur, celui des pages, de la septième à la dernière. Il est notre otage – sinon qu'il peut à tout moment refermer le livre. Si on l'affranchissait de la succession des chapitres, si on le contraignait à y vaguer à sa guise (de même que devant un tableau on va d'abord à un détail, le dessin d'un tapis, une colombe s'échappant d'un panier, avant de considérer ce qui en fait l'essentiel pour le peintre, cette femme grave qui gourmande une courtisane), alors l'auteur ne serait presque plus rien. Aujourd'hui, les moyens existent ; il suffirait de jeter pêle-mêle sur l'écran les *incipit* des paragraphes : un clic, et celui-ci s'afficherait. Ne manque que l'auteur qui acceptera de s'effacer, qui laissera son lecteur aller à l'aventure, s'attarder sur des scènes mineures (un angelot retirant une flèche d'un carquois, une main effeuillant des

roses) et, découvrant par hasard cette femme alanguie qui célèbre les plaisirs, s'arrêter là, sans en venir à la leçon qui justifie le livre. On pourrait même aller plus loin, émietter le texte jusqu'à jeter le hasard dans les phrases – mais le livre changerait de nature : le désordre dans les scènes, c'est encore un roman ; dans les phrases, ce serait un poème : cent mille milliards de *Cent mille milliards de poèmes*.

29 nov. 2012. Début du chantier de La Maddalena ! Protestations furieuses. À beaucoup, un regret confus tient lieu de raison. Le présent est ingrat, le passé seul leur est aimable.

12 janv. 2013. Il serait temps de donner forme à mes liasses. Mais non, rien depuis l'esquisse de plan hasardé il y a sept mois face à Lariboisière, au dos d'une note d'analyses médicales. Je vais au hasard, tout livré à l'instinct. Non pas la *Littérature*, ni même l'*Art*, comme le revendiquent certains, mais le *Mouvement*. Plutôt qu'une quelconque harmonie, qui flatte un instant l'esprit, mais dont on sent bientôt la fausseté, un rythme qui rende sensible les désordres du temps et l'infirmité de la mémoire.

2 fév. 2013. *Memento mori*. Ces séances de magnétisme censées vous rendre la vie et qui, bien plus sûrement, vous abattent... J'ai caché à Livia, autant que je l'ai pu, le désarroi qui m'a saisi. Étrangement, c'est l'écriture de mes récits, qui n'ont pas plus de réalité tangible que les thaumaturgies de Lariboisière, qui m'a permis de me ressaisir.

3 fév. 2013. J'avance à tâtons sur un chemin en spirale.

Outre celui que j'ai conçu dès l'origine, dicté par la passion des jeux de l'oie, mon modèle inconscient a la forme même de la vie : les deux rubans de l'ADN enroulés en torsade autour d'un axe invisible, dont chacun tente de rejoindre l'autre dans une course tourbillonnante toujours déçue – sinon que mes deux rubans de récits sont faits chacun de plusieurs fibres et que s'ils progressent sans se rencontrer, c'est qu'ils sont situés l'un dans le présent et l'autre dans l'Histoire. Mais, comme dans l'ADN, des interactions les relient à intervalles, *fortes* ou *faibles* selon l'occasion : un ADN de récits – il faudrait un autre support que la page pour le rendre sensible.

4 fév. 2013. Enseveli sous la neige. À l'exutoire du chéneau pend une longue stalactite de glace. Les oiseaux affamés se heurtent au nourrissoir sans parvenir à s'y suspendre pour en happer les graines. Me voilà comme au fond du Vercors, dans un temps presque oublié, à survivre dans les brouillards, au milieu des névés et des forêts à moines. Encore n'était-ce pas le plus terrible fléau. La Nature est *parfaite*, prétendait Spinoza. L'homme aussi, disait-il, par sa façon de suivre celle-ci, jusque dans ses pires excès...

22 fév. 2013. Livia †. Échange des pierres de chagrin qui nous remplaceront. Aussitôt séparés, l'émotion m'a submergé. Le monstre sensitif qui sommeille en nous, quand il s'éveille, impossible de lui résister.

† Post-scriptum. Sur le carnet d'origine, cette note était précédée d'une page vierge au milieu de laquelle figurait une inscription encadrée à la règle, que je me risque à recopier ici, non sans honte –

## JOURNAL DE L'OIE

si Livia la découvrait, elle me la reprocherait amèrement. Portrait véridique, *peint d'après nature...*

LIVIA 3 juil. 2011 - Viaduc Clarea 21 fév. 2013 - Albergo I cottogni, Roma
--

24 fév. 2013. Reclus dans mon cagibi, sous la lucarne au store baissé, les yeux perdus sur l'écran de l'ordinateur où le pointeur clignote imperturbablement, immobile au milieu des lignes, tandis que je reste là, infirme, en proie à une douleur que les mots ne savent pas exprimer, qu'il faut revivre en silence, ou dans un bégaiement de voyelles L I V I A En vain je m'obstine, je ruse, j'invente, ce n'est qu'un tumulte indigent, un chaos de mots sans suite, comme si j'avais frappé le clavier au hasard. Parfois, au milieu d'un maelström de sensations confuses, décochés tout à coup du fond du néant, quelques mots ajustés touchent le nerf à vif et mes yeux se brouillent.

28 fév. 2013. Plaques d'eczéma sur les bras et les jambes. Me voilà comme les galeux d'autrefois. L'esprit est tout-puissant.

[Sans date]. Rêve étrange. Livia à demi-nue. Sur son épaule, est tatoué un labyrinthe. Je détourne les yeux, prend sa main mouillée de larmes. Sous la peau translucide, son poignet est friable comme un os de seiche. Je me souviens lui avoir dit pour la consoler : « Comme tu as les attaches fines ! ». La nuit, les pages douceâtres de la série Harlequin valent celles des

auteurs graves.

2 mars 2013. Ces chapitres déchirants, cette stèle d'encre et de papier à quoi je reviens sans cesse, comme si je craignais de l'oublier, ou doutais de l'avoir aimée...

9 mars 2013. Jean-Philippe Toussaint parle de la courbe que dessine un roman. Si j'en viens à bout, cette *Oie sauvage* dessinera peut-être une fosse. Ma vie s'est effondrée sous moi. Il me suffirait d'oublier pour donner à mes pages un tour plus vigoureux. Mais ce serait au prix d'une trahison.

18 mars 2013. J'avais évité jusqu'ici de mêler ma vie à ces notes. Mais, depuis un mois, j'ai peine à m'astreindre à une pensée suivie et les actions les plus simples me réclament parfois un effort absurde. En m'y appliquant violemment, j'arrive encore à conduire ma raison. Il le faut bien, le chantier m'y contraint. L'esprit de géométrie me sauve. Quant à reprendre mes récits, impossible. Je ne peux tracer dix lignes sans que le chagrin me submerge. Quels animaux étranges nous faisons... Pourtant, après dix mois d'écriture presque ininterrompue, dépossédé tout à coup des mots, cette étrange impression de libération... Qu'on fasse silence, la vie renaît. La langue a-t-elle (et pourquoi ?) partie liée avec la mort ? Je l'avais plusieurs fois pressenti au cours de ces mois, je l'avais même noté (à propos, je crois, de la stèle de Beauvoir-en-Royans), avant de supprimer ce trait, craignant qu'il n'y ait là beaucoup de complaisance – ou pire : de la rhétorique.

25 mars 2013. Insomnie une partie de la nuit. Mireille Provence me poursuit. Hier, sur le site d'un bou-



quiniste, découverte d'une brochure illustrée publiée sous son nom à la fin 46 dans une collection d'ESPIONNAGE : *Mensonges*. Mensonges, comme ça lui va bien ! Furetant sur Internet, je découvre qu'elle en a publié d'autres, et même un vrai livre : *Pleins feux sur les rêves*.

30 mars 2013. M'attacher à Mireille. Oublier tout le reste. Échapper par elle à ce puits de chagrin.

8 avril 2013. Il me semble parfois qu'il suffirait de modifier une date pour que le sens se donne avec une puissante évidence. 3 juillet 2011 : assaut du site de la Maddalena par les Black Bloc et rencontre de Livia. 8 février 2013 : début du maxi-procès des activistes arrêtés en juillet 2011. Si le tribunal s'était réuni deux semaines plus tard, ou si j'avais trouvé plus tôt la force de quitter Livia, notre amour aurait reproduit les désordres du territoire où il s'est inscrit. Quels effets j'aurais pu en tirer... Mais les dates, c'est ce qu'on n'a pas le droit de changer, le squelette de l'Histoire. Pourtant, leur inscription précise dans le temps importe moins que la dynamique des événements. Mais il y a ces nombres, tangibles, implacables, avec lesquels on ne peut pas jouer – sans compter certaines dates secrètes, tout aussi importantes. Heureux qui sait se contenter de mots et de sentiments, lesquels il ordonne à sa guise !

1<sup>er</sup> mai 2013. Mireille Provence. Tant d'années après la guerre, je croyais que les dossiers des archives s'ouvriraient librement. Pas du tout : « L'article demandé sera librement communicable à partir du 01/01/2094 (art. L.213-2 du Code du patrimoine). Vous pouvez cependant effectuer une demande de dérogation... »

## JOURNAL DE L'OIE

150 ans au secret ! Qu'il est fortuné, l'écrivain qui vit au pays des romans !

14 mai 2013. *L'Éthique*. « COROLLAIRE – Par un Désir tirant son origine de la Raison nous poursuivons le bien directement et fuyons le mal indirectement... » Dois-je y lire autre chose qu'un énoncé abstrait – le sens de notre aventure ? Celui que Livia invoquait en toute occasion, qui pourtant m'est resté étranger, au lieu de me moquer, j'aurais dû tenter de le comprendre. *Baruch* lui est si consubstantiel qu'elle aurait su dissiper un peu de son obscurité. Ce vieux juif à moitié mécréant, polisseur de lentilles, dévoreur de monstres, par quels chemins cachés le rejoint-elle ?

18 mai 2013. *Fuge otia...*

10 juil. 2013. J'ai eu de la peine à retrouver ce carnet, que j'avais pourtant longtemps transporté avec moi. Occupé de tout autre chose depuis des semaines, j'en avais presque oublié mon *Oie sauvage*. Finira-t-elle comme le *Manitoba* ?

13 juil. 2013. Me voici au milieu du chaos. J'ai voulu ce matin mettre ordre à mes pages. Il était temps, je me perds dans cet amas de feuilles volantes. J'ai gâché une partie d'un cahier à tenter de les organiser, dressant même, comme on le fait dans les sciences historiques, deux grands tableaux chronologiques de mes récits, l'un dans le passé (la saga familiale, les drames du Vercors, les aventures de Mireille Provence), l'autre dans le présent (le chantier, la collection, le cours de ma vie, dont je n'ai pas tenu un registre exact). Il y a tant de contraintes à concilier... Outre le respect des dates et le jeu des causalités, outre l'impérieux devoir de vérité, qui ne gît pas que dans l'aspect extérieur des événements, le carcan du jeu de l'oie, avec ses cases obligées (l'hôtel, le puits, la prison, etc.), sans oublier l'alternance des tons et des couleurs nécessaire à cette sorte d'ouvrage. Mais la connivence des récits, quel ordre le fera sentir ? Si diverse ma matière, et parfois si ingrate...

14 juil. 2013. Retour aux récits. Mise au propre des quelques quarts de feuille qui m'avaient échappé durant ces derniers mois. Les mots me rendent à moi.

20 juil. 2013. Le hasard me happe par un moyen

prodigieux. Que me veut-il ? Quel rapport entre l'oie noire de la Galerie Subalpine et la Madone couronnée de Santa-Maria-degli-Angeli ?

23 juil. 2013. Après ma noire milicienne, cette Vierge blanche... L'esprit vole de l'une à l'autre, l'imagination s'exalte.

[Sans date]. Tout en jardinant sur ma terrasse (désherbage, brassage du compost, plantations d'automne : colchiques, chrysanthèmes, hellébores), je cours la prétentaine. Trois, quatre personnages, enfermés dans l'étroit castelet de mon crâne, se disputent mon attention, sans égard pour mon loisir.

27 juil. 2013. Mireille Provence m'obnubile inexplicablement. Passe encore qu'elle se soit immiscée dans mes pages, mais les gouverner sans mon consentement ? Cela n'a pas de sens ; il faut que je m'en détache. À moins que ce ne soit elle, la véritable effigie de l'Histoire ?

28 juil. 2013. La servante de Racine, qui ne savait pas lire, traçait un signe suggestif dans son almanach pour conserver la mémoire des événements marquants de sa vie et de celle de son maître. Aujourd'hui, je lui aurais dit : « Martine, dessinez-moi ici une étoile et un cheval ». Je m'étais juré de me conserver à Livia. Chiamatemi donnaiolo se volete...<sup>2</sup>

3 août 2013. Quitter enfin le monde. Des lacs et des landes. Le *Tristan* de Bédier pour seule compagnie, et

---

<sup>2</sup> « Appelez-moi Dom Juan si vous voulez... » L.

un galet gravé d'un labyrinthe.

24 août 2013. Mon carnet est à présent entamé des deux côtés. Au verso du journal de *L'Oie*, la traque de Mireille Provence : des dates, des noms, l'esquisse d'un arbre généalogique, le plan des archives du ministère de la Justice, des cotes de dossiers à consulter, les dates des numéros du *Matin* et du *Petit Journal* dépouillés sur *Gallica*, inutilement : aucune mention de Mireille ni du *Petit Chapiteau*. Les deux démarches finiront-elles par se rejoindre ? Ou restera-t-il un espace au milieu du carnet, une lacune dans les récits ? Si c'est le cas, que l'imagination du lecteur y supplée.

26 août 2013. Musée de Mompantero. La Providence, la Providence de Bossuet, celle qui donne son sens à l'Histoire, la voilà qui se penche sur moi...

27 août 2013. Oscillant d'un lieu à un autre, d'une époque, d'une aventure à l'autre, tantôt homme et tantôt femme, instable, extravagant, me voici au stade où les récits s'emboîtant peu à peu il me semble que leur mosaïque esquisse une vaste image où je vais reconnaître ce que je cherche confusément. Avant, peut-être, que ce qui manque encore, affluant en désordre, ne la saccage et n'en laisse que le regret.

7 sept. 2013. Je musarde avant de revenir à Mireille. Je reprends des forces sur mes terres. Les collines de Carrue. Les pupitres de l'école. Les bandes dessinées d'autrefois. Le Vercors. Mon *Oie sauvage* sera l'une de ces « disparates » dont se moquait Buffon à propos de l'oie des Moluques.

10 sept. 2013. Message d'un historien qui prépare un livre de portraits sur Maud Champetier de Ribes, « Waro<sup>3</sup> », Dagostini et autres bourreaux, et qui ayant lu par hasard mon chapitre « sur le procès Waro » me demande où, dans quelles boîtes brunes chercher celle-ci. Lui livrant les cotes des archives, cette jalousie tout à coup : va-t-il me déposséder de *ma* Mireille Provence ?

14 sept. 2013. Je fais le nécromant, penché sur la photo anthropométrique de Mireille Provence. Son fantôme s'élève, équivoque, ombrageux, et se glisse en moi insensiblement. Je m'agite et me refuse, tente des ruses pour la tenir à distance, qui réussiraient pour tout autre mais qui, s'agissant d'elle, faillent inmanquablement. Elle s'empare de ma voix, de mes nerfs, se vêt à mes dépens d'une humanité à quoi aspirent même les pires salauds, me dictant ce que je ne veux pas dire, que je ne me résous pas à perdre et garde pour plus tard, pour ailleurs, en bribes décousues entassées à la fin du chapitre, surlignées de ce jaune mimosa qui constelle aussi mes pages et trahit mes scrupules. Dix fois je reprends mon récit, changeant de registre et de sentiment, tour à tour sec et fiévreux, sévère puis excessif, réécrivant chacun des romans jumeaux de la *Bibliothèque de Babel* sans me satisfaire d'aucun.

Nuit du 21 au 22 sept. 2013. Je m'échine comme un diable, à en perdre le sommeil, sur mes récits du Vercors, dont je rêve pourtant depuis plus de trente ans. Les abeilles ne se sont pas posées sur ma bouche au berceau.

---

<sup>3</sup> Patronyme de Mireille Provence. L.

5 oct. 2013. Sans ces notes, je serais aveugle. Mais faut-il les donner à lire et ajouter à celle de l'Histoire ma propre obscurité ? C'est ce que je ne sais pas, sinon qu'il y a là une sourde nécessité. Celle du chœur des tragédies antiques...

13 oct. 2013. Mon territoire (étrangement, je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui) tient sur une seule carte : la 77 de Michelin, tant compulsée il y a quelques années qu'elle est presque en lambeaux. Elle englobe décidément tout mon imaginaire, du pli 2 (Romans) au pli 10 (la Sacra di San Michele). Le cartographe a même ajouté dans la marge un appendice à ma seule intention, afin d'y faire figurer les lacs d'Avigliana. Si mon titre n'était pas fixé, j'aurais pu choisir *Carte 77*. N'y manque que Turin. Mais au 1/200.000<sup>e</sup>, à quoi bon ?

26 oct. 2013. Cet idiome que mon père a entendu pendant cinq ans, que Mireille Provence a fait taire en y posant ses lèvres, qui depuis longtemps m'intrigue, me blesse, me répugne, que j'ai lourdement moqué, dont j'ai refusé jusqu'ici de voir la patrie, la traversant d'un trait, les yeux fermés, comme si nous n'avions pas changé d'époque ; cet idiome hérissé de majuscules, aux lettres épineuses, à l'accent raboteux, voilà que je me mets en devoir de l'apprendre – ou seulement de le tâter, de l'éprouver de la langue, comme les géologues lèchent une pierre pour l'identifier et, à son amertume, à sa texture, définir ses propriétés. *Oberland schwöre in Niederpreußisch...*

29 oct. 2013. Les pages sur la maladie de mon père m'ont coûté. Le remords est fétichiste. Il m'a semblé

provoquer le destin, l'inciter à se saisir de lui, qui vient de fêter ses 95 ans.

[Sans date]. Son chevalet planté en plein vent, un vieil homme s'efforce de réduire aux dimensions de sa toile le marché de Porta Palazzo. Sa main erre dans un fouillis de marchandises et d'auvents colorés. « Dipingo la morte, me dit-il. Ah, se fossi scrittore...<sup>4</sup> ». Ce qu'il voit, de rares passants en costume sombre ou en robe fourrée, il se désole de n'en saisir que l'apparence. Il envie les écrivains qui peuvent fouailler la réalité et à des inconnus ouvrir le cœur. Certes. Mais l'écrivain, lui-même, peint-il autre chose que la mort ?

1<sup>er</sup> nov. 2013. Toussaint. J'aurais dû en avoir fini ; j'ai fait moins des deux-tiers du chemin. À mesure que j'avance mon pas se ralentit. Combien de mois encore avant d'atteindre au but ? Combien de récits cachés dans les archives que je n'ai pas trouvé le temps ou l'envie de dépouiller. Et j'ai différé jusqu'ici ce nœud de douleur : la chambre aux cognassiers, l'échange des pierres – et le dîner des collines où j'ai fait si piètre figure. Il est un purgatoire ici-bas : revivre sa vie.

14 nov. 2013. La foudre me frappe. Livia, lente, alourdie. La plaie s'est rouverte. Souvenir lancinant.

17 nov. 2013. Passion posthume. Les nuits de Porta Palazzo. Une cachette en forêt. Une chambre glacée où s'infiltrèrent les vents. Et plus que tout notre passé, le soir qui a scellé notre entente, gravé en moi avec une précision saisissante. Une terrasse au bord d'un lac face

---

<sup>4</sup> « Je peins la mort. Ah, si j'étais écrivain... » L



à la montagne. Sur sa tempe, une mèche échappée ondoyant sous la brise. Une sente au long de jardins abandonnés où vole par bouffées une voix aigre, nous poursuivant de ses plaintes, *I Don't Wanna Lose You*. Un triangle de roseaux, un ponton, une barque à demi noyée. Je touche son coude, ses yeux me déchirent, nous vacillons sur l'eau...

28 nov. 2013. Cimetière de Serre Des monceaux de fleurs rouges sur une dalle de granite. Il y avait fait graver son nom par avance, au-dessus de celui de ma mère. N'y manquaient que les dates finales. Je crains d'avoir gâché mon rôle.

15 déc. 2013. Fin du cycle de Livia. De tous les récits qui tourbillonnent dans le livre, ce sont ceux qui m'ont donné le plus de mal. On ne sait plus décrire les passions, sinon en creux, par évidence, en dessinant leur place béante au cœur des êtres. Il revient au lecteur de les susciter à partir de sa propre expérience, comme on le fait de ces personnages peints sur un panneau de bois dont le visage n'est qu'un trou et qu'on fait revivre en y passant la tête. Les sentiments, aujourd'hui, sont inadmissibles. Une pathologie qu'il faut combattre avant qu'elle vous idiotise. Où est la belle aisance des Lumières, leur précision sèche, clinique, eux qui sans se départir de leur rigueur mettaient au jour les plus infimes mouvements du cœur ? Saurait-on encore le faire ? J'ai tenté l'expérience d'insérer dans « La discorde » deux lignes de l'*Adolphe*. Je suis curieux de savoir si elles dissonent.

21 déc. 2013. Il me plairait qu'un lecteur attentif puisse me deviner, non par ce que je prétends montrer de moi,

## JOURNAL DE L'OIE

mais par certaines incohérences cachées dans mes pages. « Nul ne peut se prévaloir de ses turpitudes », disent les juristes. Sauf les romanciers.

27 janv. 2014. Lariboisière. Souvenir de mon père. « Les fils avalent la mémoire du père pour la restituer d'un geste... »

1<sup>er</sup> fév. 2014. Après chaque séance auprès des machines blanches, ce sentiment de perte... Me ressaisir. Revenir au dossier des archives de Grenoble.

15 fév. 2014. Lassitude. J'étais pourtant près du but : moins d'une dizaine de chapitres à écrire. Mais la découverte de l'identité de l'*Oie noire* bouleverse tout. Me voici comme une araignée empêtrée sur sa toile...

21 fév. 2014. Je m'é gare dans mes pages. Cette plaie de la chronologie... J'ai construit un labyrinthe, non dans l'espace mais dans le temps. Je cours si vite d'un passé à l'autre, et de là au présent, que toutes les époques vivent en moi en même temps, délivrées des relations de cause à effet qui doivent pourtant nécessairement exister. C'est un phénomène aussi étrange que ceux que les physiciens décrivent sous le nom de *mécanique quantique*...

28 fév. 2014. Avec ses plans étagés, ses symétries curieuses et ses lacunes, une petite maquette en carton peint découverte aujourd'hui à Paris dans l'exposition *Le surréalisme et l'objet*, qu'on peut voir d'ordinaire à l'Institut Poincaré parmi d'autres objets mathématiques, m'a fait penser à mon livre. Que celui-ci, à défaut d'harmonie, renferme un peu du mystère de ces « 27

droites réelles d'une cubique non réglée » – à moi, les 63 génératrices mentales d'un hélicoïde déréglé...†

† Recopiant mes notes, je renonce à ce qui suivait dans le carnet original – trop ardu ou trop elliptique. J'en extrais seulement ce morceau, qui témoigne de l'esprit de système dans lequel j'étais alors tombé : « J'aimerais (mais n'est-il pas trop tard ?) que chacun des chapitres de la table de 9, ceux de l'*Oie noire*, débute par un chronogramme révélant la date de l'épisode, à l'image du célèbre *franCorVM tVrbIs sICVLVs fert fVnera Vesper*, dont les chiffres romains additionnés donnent la date des Vêpres Siciliennes... »

15 mars 2014. Ma pelote de récits, je m'étais convaincu de la sous-titrer *Romans*, malgré ce que ce mot sous-entend de fiction ; mais je m'avise qu'un écrivain mieux fondé à le faire a qualifié ainsi l'un de ses puzzles d'histoires. De fil en aiguille, me voilà à céder à la mélancolie. Si notre tâche est d'enivrer le lecteur *parmi l'écume inconnue* et de découvrir des terres nouvelles, nous venons trop tard. Nous réinventons à chaque pas ce que la moindre bibliothèque de quartier sait depuis longtemps.

4 avril 2014. J'ai enfin conçu hier l'architecture de mon OCA NERA.

9 juin 2014. S'il m'a longtemps été nécessaire, ce carnet ne l'est plus. En m'obligeant à m'abstraire de mes récits, en me les rendant presque étrangers, il m'en donnait cette vision distante que donne aussi le temps, qui seule permet de les juger. Et parfois, dans la liberté de la réflexion, surgissait une idée biscornue qui m'emportait

## JOURNAL DE L'OIE

et nourrissait la suite. Mais, bonne ou mauvaise, la chose est presque faite. Quelle place y aurait-il encore pour les brusques sauts de carpe qui faisaient mon plaisir ?

14 juin 2014. L'antépénultième est morte !

Post-scriptum. Rouvrant ce carnet après très longtemps, et y retrouvant la feuille volante où je tenais le registre de mes progrès, m'est venu l'idée de retracer mon parcours, comme un voyageur de retour dans sa chambre se remémore les villes qui ont jalonné son périple. La liste des récits (et le n° du chapitre), la voici, dans l'ordre d'écriture<sup>5</sup> :

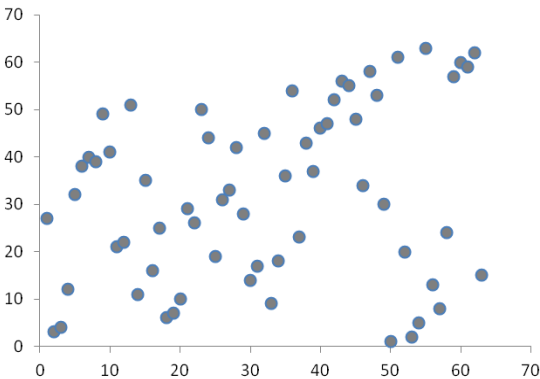
1. CELLULE (27)	22. Chantier (26)	43. Paperasses (56)
2. Librairie (3)	23. Préfecture (50)	44. 3 Galline (55)
3. Retour Graz (4)	24. Code de B. (44)	45. Snark (48)
4. Oies (12)	25. Hôtel (19)	46. Discorde (34)
5. Serpent (32)	26. Puits (31)	47. Mort (58)
6. Portrait (38)	27. 7 malédict. (33)	48. Sabotages (53)
7. Raphaëlle (40)	28. Labyrinthe (42)	49. Paradiso (30)
8. Sous-préf. (39)	29. Galatée (28)	50. Granges (1)
9. Oiseaux (49)	30. Ivresse (14)	51. Secret (61)
10. Parc (41)	31. Stèle (17)	52. Wolfsberg (20)
11. Fort (21)	32. HISTOIRE (45)	53. Épeire (2)
12. Procès (22)	33. FUIITE (9)	54. Collection (5)
13. Maladie (51)	34. BORDEL (18)	55. PARADIS (63)
14. Lac (11)	35. MARIAGE (36)	56. Vercors (13)
15. Amérique (35)	36. PIÈGE (54)	57. Rép. Libre (8)
16. Rêve (16)	37. Maison r. (23)	58. Buffon. ? (24)
17. Vigilants (25)	38. Musée (43)	59. Battue (57)
18. Viaduc (6)	39. Marie A. (37)	60. Fuite (60)
19. Bataille (7)	40. Mémoire (46)	61. Gea (59)
20. Vallée (10)	41. Chouette (47)	62. Retirement (62)
21. Maquis (29)	42. Prison (52)	63. Mystère (15)

---

<sup>5</sup> D'évidence, il ne s'agit pas de la première rédaction (les incohérences seraient manifestes) mais de ce que l'auteur nomme ici son *écriture* (la version finale ?), laquelle n'a pas suivi l'ordre des chapitres, comme on aurait pu le penser, mais une autre logique, tout intérieure. L.

## JOURNAL DE L'OIE

Le désordre de ce tableau m'a frappé. Suis-je si fantasque ? Qui sait si un esprit méthodique n'y découvrirait pas des lois inconscientes que n'ont formulées ni *Les Caractères* ni le *Pleins feux sur les rêves* de Mireille Provence ? Puis les nombres m'ont attiré l'œil et l'ingénieur a éclipsé l'écrivain : j'ai eu l'idée saugrenue d'en établir le graphe en portant en abscisse l'ordre d'écriture et en ordonnée la position des récits dans le livre au terme de la longue partie de bonneteau que je leur ai fait subir, c'est à dire l'ordre de lecture. Avec un tableur Excel, la chose est immédiate. Quand le nuage de points s'est affiché sur l'écran, j'en suis resté stupéfait. Cette forme mouchetée au col flexible, n'est-ce pas une oie qui court dans la brume en battant furieusement des ailes pour s'arracher du sol et voler vers mon lecteur ?









# **AU MANITOBA**

(2014-2017)



10 nov. 2014. En vidant les cartons de déménagement, j'ai eu le tort de feuilleter les brouillons de *L'Oca nera*, que j'avais glissés en vrac parmi les livres pour les protéger, et je suis resté trois jours assis sur le plancher au milieu des piles de vieux auteurs, enlevé à moi-même, parcourant ces pages disparates dans le désordre où le hasard me les livrait, me reprenant à ces récits commencés dans l'éblouissement et que j'avais cru pouvoir achever malgré la perte de Livia. Où joie et douleur ont brûlé, la raison ne peut rien.

15 nov. 2014. De mon ancienne vie, il ne me reste presque rien. Un nom gravé au fer rouge au linteau de ma porte : LIVIA. Une dizaine de caisses au galetas, remplies de planches colorées où la même oie naïve court de place en place sur des spirales de bandes dessinées. Et un amas de papiers disparates : des liasses dactylographiées, incrustées d'extraits de plans et de coupures de journaux, parfois furieusement annotées, des feuilles pliées en quatre couvertes d'une fine écriture, des bribes sans emploi, des tableaux chronologiques... Il faudrait retrouver la folie qui m'animait. Tenter d'oublier la question qui me taraude. Mais oui, à quoi bon ?

21 nov. 2014. (*L'Oca nera*) Je ne me lasse pas du paysage des Granges. Rien de plus varié que cet arc de montagnes profilées sur le ciel qui chaque jour, à chaque heure, changent de formes, de densité, de couleurs, comme si la saison jouait avec la focale du

projecteur de fond de scène, tantôt proches, sorties du pinceau d'un miniaturiste, tantôt lointaines et évanescentes, mêlées aux nuages. Devant ce vaste horizon, sur ces prairies penchées aux creux hersés par les sangliers, de toutes part cernées de forêts sauvages, ma maison de bois fait piètre figure. Mais n'est-ce pas ce que je voulais – une thébaïde ? Ma solitude ne saurait être plus parfaite. Raphaëlle ne m'y rejoindra pas. Je le savais obscurément et n'ai rien fait pour tenter de la convaincre.

5 déc. 2014. Mes liasses de récits désordonnés, parfois poignants, parfois presque aussi étrangers que les papiers posthumes tirés des boîtes à biscuits des vieilles gens, j'y porte la main chaque matin depuis quelques jours, mû par une sorte de désespoir, tentant de fixer un visage qui se brouille, une scène jouée à l'aveugle par des inconnus, troublante et énigmatique, un paysage qui revient peu à peu à l'anonymat.

8 déc. 2014. Ce qui me reste à vivre, le vivre ici, face à la montagne froide, enlevé au siècle, comme au milieu des vastes déserts du Manitoba. Un étroit cabinet – une table, une chaise, une fenêtre sur le Granier. Là, chaque jour, par une sorte d'hygiène mentale, réveiller le passé.

19 déc. 2014. Je travaille dans le plus parfait désordre, sautant au gré de l'humeur du passé au présent et du Vercors au Piémont. Est-ce bien moi, qui me suis-je si longtemps réclamé de la raison ?

4 janv. 2015. Me suis-je laissé subjugué par la forme (celle du jeu de l'oie) au détriment de la substance ? À mon tourbillon de récits, ne manque-t-il pas ce qui en

aiguiserait le sens – la queue du scorpion, où loge le venin ?

5 janv. 2015. Leçon de composition de Joseph Joubert (1<sup>er</sup> août 1800) :

... des pensées comme  
les astres dans le ciel avec ordre  
à intervalles & harmonie  
sans se confondre & non  
sans s'accorder indépendantes...

16 janv. 2015. Avec le retirement aux Granges, le hasard, mon maître, qui m'a conduit pas à pas jusqu'ici, me fournit le motif des deux chapitres qui me manquaient pour achever la spirale de mon *Oie* et lui donner, sinon forme achevée (trop de récits encore hésitants, troués de lacunes, trop de pages grossières), du moins son mouvement d'ensemble et, refermant le livre sur lui-même sans attenter à l'*ordre* strict du jeu de l'oie, une sorte d'*harmonie*.

2 fév. 2015. Rien n'est plus aisé qu'imaginer. Rien plus ingrat que donner forme à la vérité.

7 fév. 2015. Les lecteurs ingénus imaginent l'écrivain comme une sorte de *deus ex machina* qui suscite à sa guise Turin ou l'Arcadie et, jouant tour à tour tous les personnages, leur souffle à volonté leur partie ; les plus subtils, comme l'un de ces moines condamnés au jeûne qui scandent du haut de leur cathèdre, au milieu d'un salle ombreuse, de vieilles histoires qui ne sont qu'un leurre, à une assemblée d'êtres à demi-autistes dont les mains vaquent sans eux à leur tâche et dont les pensées

s'égaient parfois loin de sa dictée. Mais non. Pour peu qu'il se relâche un instant, les voilà tous qui échappent à sa fêrule et, cédant aux passions qui les tourmentent, tirent son récit à hue et à dia...

10 fév. 2015. Qu'attendre d'un journal ? C'est un rite ; son objet est caché, comme dans tous les rites. Là est peut-être ce qui m'y ramène, là son ressort secret.

27 fév. 2015. De retouche en repentir, les papiers s'accumulent et le récit se perd. Capitulation ce matin en rase campagne.

9 juil. 2015. Il a suffi d'un faisceau de soleil tombant sur une haie : quand sa torche éblouissante s'est dissipée, un merle se tenait là, de profil, figé dans sa redingote noire, l'œil luisant, comme s'il avait absorbé toute la lumière. Il m'a fixé et s'est mis à siffler un air dans quoi, malgré de fâcheuses variations, j'ai reconnu le début de *Ti voglio bene*. Les larmes me sont venues aux yeux. Quatre ans déjà.

26 juil. 2015. Anniversaire du massacre de Beauvoir-en-Royans. S'il n'y avait dans un vallon, au bord d'un ruisseau, cette stèle emphatique ornée de glaïeuls – n'y manque que le *frais cresson bleu* –, on ne n'en saurait plus rien. Les feuilles qui tremblent au vent dans les grands fayards m'ont rappelé les moulinets aux ailes colorées qu'on offrait autrefois aux enfants, à jamais associés pour moi à la déesse de pierre qui veille ici sur les fusillés – sur leurs noms seulement, lorsqu'on le sait.

28 juil. 2015. Peu après notre visite à la stèle de Beauvoir nous avons remonté l'un des profonds

défilés (les Grands Goulets ? la Bourne ?) qui entaillent la muraille du Vercors. Je me souviens de ma surprise en découvrant, au lieu des montagnes austères que j'imaginai, une vallée molle couchée entre les serres, paradis secret où les dix-neuf fusillés de Beauvoir avaient vécu heureux à l'écart du monde, avant d'en être chassés par une femme. Je ne sais plus si nous avons visité les nécropoles, si nous avons traversé le massif pour voir les ruines de Vassieux, intactes depuis trois lustres. Cette femme seule m'occupait ; elle était pour moi plus terrible que tous les *Mongols* – des *gebirgsjäger* de Karl Pflaum, des gueules tordues de la Milice, mon père n'en disait rien.

2 août 2015. En peu d'années, les plus vives passions se dissipent. On se lasse de regarder par-dessus son épaule. Ceux qu'on n'a pas jugés sont bientôt pardonnés. Les vitrioleurs rentrent du Danemark, les tondues laissent à nouveau flotter leur toison mirifique. *Panta rei*, m'avait dit Livia, à propos de l'oubli dans lequel est tombée la rafle des juifs de Salonique.

23 août 2015. Je reviens incessamment aux actes des archives, moins pour y découvrir un fait qui m'aurait échappé que pour le plaisir naïf que l'on prend aux vieux papiers. J'y scrute avec émotion, sans m'attacher au sens, les mots au tracé élégant sortis sans effort de la plume de fer, celle-là même avec quoi j'ai appris à écrire, dont le bec déchirait le papier de bois des cahiers d'exercices, qui augmentait la pliure du gros doigt d'une corne épaisse et tachait les mains d'encre jusqu'à l'été, son bleu irisé remplacé à l'automne par le brou des noix gaulées dans les collines froides.

26 août 2015. En découpant dans la vie de Mireille Provence ces quelques années turbulentes qui ont vu tant d'hommes brillants basculer dans l'infamie et tant d'êtres falots se conduire en héros, quel sens ai-je donné à son aventure ? La leçon de l'Histoire, est-ce sa condamnation ou sa grâce ?

27 août 2015. Scrupules. L'imagination se nourrit de détails. Mais quand les boîtes brunes n'en disent rien, qu'elles ont à peine soustrait quelques noms à l'oubli, quelques dates ? Mireille, dans ses prisons, à quels travaux d'aiguille, à quelles corvées d'écriture fut-elle *forcée* ?

[Sans date]. Travaux forcés à la maison d'arrêt de Châtellerauld : « 1869 : fabrication de couteaux à plate semelle pour Pingault, coutelier, qui reverse 15 centimes par couteau aux détenues... 1900 : battage d'étoupes... 1903 : fabrication de sacs en carton... 1904 : pliage et mise sous bande des circulaires... ».

5 sept. 2015. Depuis dix jours, je rêve vaguement de donner une suite à *L'Oca nera*. C'est le syndrome de K.<sup>1</sup> : commencer un autre livre avant d'avoir achevé celui sur lequel on s'est longtemps échiné, qui s'obscurcit peu à peu, abandonné dans son purgatoire. Réussirai-je à le finir un jour ?

6 sept. 2015. Aux intraitables gardiens de la mémoire, j'ai promis de ne rien divulguer sur Mireille Provence qui puisse porter préjudice aux vivants. Comment, si je

---

<sup>1</sup> Kafka, évoqué un peu plus bas (NdE).



voulais retracer la fin de sa vie ? Pourrais-je invoquer un *droit de suite* ?

7 sept. 2015. Tant de mystères encore ! L'Histoire ne se réduit pas aux récits décousus et albums d'images d'Internet. Mais il faudrait sortir de ma montagne aux loups. Le courage me manque.

[Sans date, feuille volante<sup>2</sup>]. (Droit de suite) Je suis resté longtemps à rêver devant la photo du registre des naissances où, des années après que l'officier civil l'a accouchée et dotée de plusieurs prénoms, *Simonne, Joséphine*, comme autant de destins possibles (mais trop sévères pour son caprice, les rejetant d'un coup d'épaule, et les êtres qui l'entraient avec, pour s'en choisir un autre, mélodieux et sucré, aussi incongru pour une lyonnaise qu'un turban rouge à une fille de famille), d'autres officiers ont tracé dans la marge, à la belle plume, puis au stylo-bille, les quelques lignes à quoi toute vie bientôt se résume. Davantage pour elle que pour la plupart : un mariage, un divorce, deux autres unions plus tard, quelque part dans les Landes, infertiles, avant qu'une fosse sous les pins ne l'arrache à *l'affection des siens*. J'ai songé tout à coup à Alice, recluse à Carrue, dans sa solitude de plein vent, qui nous était le temps d'un jour une autre mère : la même naissance aveugle et prometteuse, sanctifiée par l'Église et la République, le même désolant « décédée à », mais entre ces deux dates, pour Alice, rien, guère plus que sur sa tombe... Mireille donc, dont la prison n'avait pas étouffé le désir, cette insatiable soif de vivre qui l'avait

---

<sup>2</sup> Les feuilles volantes ne sont pas datées, mais leur place dans le journal est marquée par un signe. L.

gouvernée jusqu'au vertige, lui faisant désertier fille et mari pour se lancer dans le music-hall, y prodiguant à tous ses agaceries, jusqu'aux vareuses noires et à la pègre, la jetant plus tard dans les bras d'Oberland, dont elle fait son *jouet* pour assouvir sa vengeance... Mais m'intrigue son divorce tardif, au retour de de Gaulle au pouvoir, qu'aucun mariage ne suit. Elle vivait seule depuis plus de vingt ans ; pourquoi, du fond de sa cellule, purgeant sa perpétuité, s'embarasser d'une procédure au tribunal ? S'était-elle éprise de son avocat, comme on le voit parfois dans les journaux, ou d'un de ces amateurs d'atrocités humaines qui flairent en chacun le monstre, un visiteur de prison (y en avait-il dans les maisons pour dames ?), l'aumônier peut-être, ce serait beau... Ou a-t-elle cru se forger un avenir en brisant un hymen obsolète ? Ce sera lui, plutôt, l'ancien barman qui lui avait donné son nom, qui tout à coup, s'avisant de cette épouse morganatique qui l'empêchait de refaire sa vie, aura voulu s'en délivrer – et avec lui leur fille, devenue adulte.

10 sept. 2015. La perpétuité de la Justice ne vaut pas celle des pompes funèbres et l'on avait alors scrupule à châtier les femmes : avec ses 40 morts sur la conscience, elle a pourtant fini par être libérée. Qu'est-elle alors devenue ? Décédée, dit l'état-civil, il y a moins de vingt ans, dans les Landes. C'est bien le diable, enquêtant sur place, si je n'y trouvais pas quelqu'un qui l'ait connue. Il y aurait peut-être quelques histoires friandes à exhumer...

[Sans date, feuille volante]. (Droit de suite) Mireille, la sans-gloire, cachetonnant dans les cabarets, un sourire biais aux lèvres, vocalisant des enchantements pour les

êtres louches de la nuit, Mireille déchue, prisonnière au milieu des forêts, réapparaissant tout à coup au tournant de l'été 44, les lèvres pourpres et les satins pailletés du music-hall troqués contre un tailleur bourgeois et un fard discret, espionnant dans les cafés, poursuivant les anciens du maquis jusque dans le lit de leur maîtresse pour les livrer aux séides d'Oberland, puis siégeant à son côté, le front ceint d'un turban rouge, âpre et terrible, enveloppée dans les mystères, Mireille-aux-cent-ruses, interrogeant, confondant, condamnant, en ange inflexible du Jugement ; et, sa tâche accomplie, disparaissant sans laisser de trace, sinon au fond des boîtes bisées des archives, pour la plupart interdites au commun des mortels, quand elles n'ont pas disparues elles aussi, au point que certains croient encore aux légendes qu'on colportait après-guerre : qu'elle a assassiné et sauvagement défiguré une innocente avant de lui passer sa chevalière au doigt et de la jeter dans l'Isère pour faire croire à sa propre mort, ou qu'elle a été fusillée à la Libération... En passant de registre d'écrou en registre d'écrou à partir de celui de Grenoble, on pourrait descendre le cours de ses années de prison jusqu'à Pau, où elle écrit au Garde des Sceaux l'incroyable plaidoyer qui témoigne d'une folle imagination ; la suivre encore de cellule en cellule jusqu'à la levée d'écrou finale. Puis sonder le Béarn et les Landes, en comptant sur le hasard – elle aura changé de nom pour fuir son patronyme et aura vécu cachée avant de réussir à mettre la main sur l'homme providentiel qui lui donne enfin un masque plausible et que Mireille-sept-épées, ô ironie, devienne Madame Trouette...

17 sept. 2015. Je continue à vivre, j'écris, je taille et j'élève, comme si le temps ne m'était pas mesuré. Qui

sait, pourtant, quel destin est inscrit sur le disque dur de la pythie noire de Lariboisière ?

19 sept. 2015. Mon livre, comme dit l'autre, est un grand cimetière. Un champ de spectres qui font semblant de lutter ou d'aimer. Je n'y suis pas le plus vivant.

21 sept. 2015. Oberland, *c'est-à-dire la légende*. Apparue brusquement, comme l'antéchrist, disparue aussitôt son œuvre accomplie, ne laissant ici-bas que des listes de noms dans le marbre et la petite photo anthropométrique d'une femme blonde aux traits gauchis. Lui est resté sans visage, son vrai nom même est incertain. Il faudrait passer la frontière, apprivoiser la langue des *Archivregister*, se pencher sur ce corps supplicié, amputé de moitié, qu'était l'Allemagne après la guerre. L'historien est une manière de chirurgien ; qui sait quelle humeur noire on en soutirerait ? Trop tard.

[Sans date, feuille volante]. (Droit de suite) Et qu'est devenu le terrible Oberland, l'amant de la Saint-Jacques de Mireille Provence ? À la Libération, le bruit a couru qu'il était mort dans un bombardement allié sur la route de Mâcon, comme Doriot sur celle de Sigma-ringen, brusques manifestations de la Providence qui se force de loin en loin à descendre du ciel pour mettre un peu d'ordre dans les affaires humaines. Pourtant, on suit sa trace (je parle d'Oberland, non de la Providence, qui semble se désintéresser de nous depuis la fin de l'Histoire, n'ayant plus à châtier cet orgueil qui prétendait nous bâtir ici-bas un paradis) jusqu'à Besançon, où il met sa maîtresse dans un camion de l'équipement à destination de Belfort. Puis plus rien.

Sans doute est-il passé par cette ville, car une amie de Mireille, en cavale elle aussi, la maîtresse elle aussi d'un feldgendarme, dit qu'elle s'est plusieurs fois éclipsée sans raison : afin, croit-elle, de rejoindre son amant. Puis Oberland aura passé la frontière, il se sera perdu au milieu des ruines, comme des milliers de ses congénères, toléré, ou même protégé par le nouveau régime qui, pour soulager les victimes de la Guerre et panser les plaies de la défaite, avait nommé Ministre l'ancien commissaire politique du Nachtigall Battalion, Oberlander (avec qui Oberland fut souvent confondu), ce qui s'appelait tirer parti des compétences...

14 nov. 2015. Terrible époque. La radio s'époumonne. Des mots bruyants mais muets. Plus rien ne vaut, sinon cet effroi – celui, peut-être, des juifs allemands au matin de la *nuit de cristal*. L'Histoire tout à coup nous renverse, furieuse et effrénée. Qui saura lui donner forme ? Si difficile, déjà, de l'arracher inerte au puits des années.

5 déc. 2015. Trop faible d'esprit, trop las pour écrire. Ne voulant pas renoncer à mon entreprise, j'ai commencé à fabriquer un jeu de l'oie dont les cases successives évoquent les chapitres du livre : la Galerie Subalpine, des paysages du Vercors, du Piémont, des visages, mon père, l'oncle fusillé, Livia en chignon, en toque vénitienne, puis Raphaëlle, et les démons qui leur font contrepoin : Mireille, ici tête nue, là coiffée par ma main d'un turban rouge, Oberland, et de neuf en neuf cases celui qui tient me lieu d'oie. Au contraire du livre, le mystère est éventé dès l'abord, mais l'intérêt y naît d'autre chose – ces constructions en abyme me fascinent.

12 déc. 2015. J'ai beaucoup vagabondé, sautant à ma fantaisie d'un chapitre à un autre, souvent très éloigné ; pourtant, à défaut de reprendre mes récits, les disposant ce matin dans l'ordre d'écriture (un jeu d'ingénieur : on n'oublie jamais celui qu'on a été), j'ai découvert avec stupeur qu'un motif secret présidait à mon parcours. Les nombres, les nombres savent tout...<sup>3</sup>

23 déc. 2015. Étonnant comme après tant d'années à batailler pour le Lyon-Turin, y sacrifiant le meilleur de ma vie, je m'en suis détaché d'un coup, au point de ne plus m'inquiéter des péripéties que le projet continuait à traverser – ce dont je m'aperçois par hasard, ayant ramassé au bar du col du Granier, où je me fournis en vin et en conversation, un journal italien abandonné par un touriste. J'y ai lu avec avidité l'article sur le procès des activistes qui ont donné l'assaut au chantier de La Maddalena en juillet 2013. Les mots d'un témoin : « ...di tutto quello che accadde quella notte, non vedemmo nulla...<sup>4</sup> », m'ont semblé une métaphore de la vie que je mène sous couvert de mes récits.

9 janv. 2016. Cette nuit, un grand pan de la face Est du Granier, presque en face des Granges, s'est effondrée brusquement. Cette montagne qui semblait immuable, dont la falaise est maintenant creusée d'une large carie, meurt peu à peu elle aussi. Jadis, on aurait cru y lire un signe adressé à soi par la puissance secrète qui préside à nos vies.

---

<sup>3</sup> Voir le « Post-scriptum » du *Journal de l'Oie*. L.

<sup>4</sup> « ...de tout ce qui s'y est passé cette nuit, nous n'avons rien vu... » L.

10 janv. 2016. Quoique mon Oie soit encore mitée de « xxxxx », et comme pouilleuse, début aujourd'hui de la première révision générale, le plan 77 punaisé au mur et le gros tapuscrit annoté à main gauche, où j'ai recueilli les idées qui me venaient à l'improviste, le plus souvent au petit-matin, quand ayant poursuivi dans ses profondeurs le travail de la veille, l'esprit m'en livre le fruit sans effort.

14 mars 2016. Me voici orphelin. J'ai revu pour la troisième fois le petit cimetière de Serre, qui semble figé hors du siècle. Il faut le parcourir dans les bas, dans les parties nouvelles, pour se rendre compte du passage du temps. Peu de monde à la cérémonie. La famille sera bientôt réduite à néant ; mes sept oncles sont morts ; leurs veuves les ont rejoints ; les cousins sont dispersés depuis si longtemps qu'on n'a pas su les prévenir. Les gerbes de glaïeuls ont compensé la maigre assistance. Ce que la mort n'avait pu faire, une chanson y a suffi ; j'ai pleuré en écoutant Berthe Sylva chanter « des roses blanches pour ma jolie maman ». Ces pauvres mots, peuvent-ils tant ?

[Sans date]. Appels à toute heure. Consolations d'inconnus. Marbrier. Jardin virtuel du souvenir. Et ces paperasseries dénuées de tout sentiment, actes d'état-civil, états des lieux, déclarations fiscales, qui nous bouleversent plus sûrement que les romans les plus adroits – même composés de notre propre vie...

12 juil. 2016. Reprise d'une des scènes sur Mireille où l'Histoire est muette. Hier, désespérant de mon invention et espérant y voler l'une des images brillantes dont elle est constellée, j'ai ouvert au hasard la vieille

Bible de Maman, mon seul héritage avec quelques albums de photos des temps de Carrue et de l'immédiat après-guerre. Je suis tombé sur un passage du *Livre des Rois* qui raconte que deux enfants, s'étant moqué du prophète Élie, celui-ci les maudit : deux ours sortirent du bois, se jetèrent sur eux et les déchirèrent, avec quarante de leurs congénères – scène vigoureuse mais hors de propos. Or, cette nuit, non moins terrible qu'Élie, Mireille est sortie de la forêt de Lente (mystérieusement transportée en Chartreuse, cent mètres au-dessus des Granges), retenant par la laisse un gros chien grondant et me dévisageant sans un mot, ses cheveux blonds sagement ramenés derrière l'oreille au peigne à grosses dents mais les traits déviés par une rancune muette, telle que la montre l'appel à témoin des *Allobroges* : la honte m'a réveillé. Qui, au fond de moi, me blâme de l'avoir méconnue et honnie de toutes les façons ?

21 juil. 2016. Ces moines toute leur vie mâchant le même livre, dont le sens se dérobe. Encore ne doivent-ils pas le composer eux-mêmes...

2 août 2016. Je découvre sur Internet une photo colorisée de l'enterrement de Victor Hugo. Amoncellement de fleurs sur des chars de triomphe, immense foule pressée faite du même individu en chapeau et redingote un million de fois répété. Était-ce le dernier des géants ? Quel littérateur de notre siècle, le XXI<sup>e</sup>, pour avoir su l'épouser, aurait mérité de telles funérailles ? Il aurait fallu tasser dans le même cercueil les corps décharnés de Claudel et d'Aragon, en leur adjoignant peut-être *Madame* Colette, comme dans cette anecdote où les deux poètes, qui s'étaient jusque-là



ignorés, se rencontrant après la parution d'*Aurélien*, font une place à leur consœur sur leur haut piédestal. Quant à ce pauvre XXI<sup>e</sup>, on a déjà couronné Houellebecq... Misère de la littérature. À quoi bon s'y obstiner ?

25 oct. 2016. Découvrant cette note dans le *Journal* de Kafka : « Mon unique sentiment de bonheur consiste en ce que personne ne sait où je suis », je suis resté un long moment à rêver sur la page, arraché à l'agitation des jours, jeté dans un désert plus certain que Les Granges, où nul ne viendrait m'importuner, ni agences, ni fisc, ni notaire – on meurt, et on laisse après soi une interminable suite de pensums qui gâtent la douleur de nos héritiers... une vallée sauvage suspendue entre des crêtes un ruisseau clair courant au milieu des forêts paysage de fable, qui a pris peu à peu les traits du Vercors. J'ai revu la randonnée cycliste avec Livia et cette image enchantée du passé m'a étreint.

27 oct. 2016. Vercors. Sans nos obsessions, que serions-nous ? Elles nous donnent forme, comme au corps le squelette. Aussi souples dans leurs limites, et aussi limitées.

21 janv. 2017. C'est l'hiver du Manitoba. Le hameau est enseveli sous les neiges, qui affleurent aux appuis des fenêtres. À peine ai-je pu dégager ma porte à la grosse pelle et sortir un instant de ma glacière pour me fournir en bûches. L'eau a gelé dans les tuyaux, je dois faire fondre des baquets de neige devant le poêle. L'électricité vacille, ne manquerait plus que devoir revenir à la bougie. Impossible de rien faire. Les mains restent figées sur le clavier. Temps de pénitence. Ah, sombre

animal, n'as-tu pas ce que tu voulais : te faire chartreux et être oublié...

12 mars 2017. Grenoble. Rien de plus ingrat. Meubles, vêtements, papiers. Objets hétéroclites tirés de la nuit des caves. Livres à donner, par centaines, parfois non lus. Et tout ce legs immatériel, ces objets dérisoires halant une longue traîne de souvenirs, ces reliques de l'enfance à mettre aux déchets... Enfin vide, comme il y a 60 ans, quand nous l'avions visité sur le chantier, que le F4 familial paraît triste et trivial ! Des vies qui ont coulé là, à l'étroit, banales, mais chargées d'émotions, il ne reste qu'une faible odeur, que je saurais distinguer entre mille, mais impossible à décrire, effluve de laine humide mêlé de relents de cuisine, incrustée dans les murs, et qui va elle aussi bientôt s'évanouir. Croit-on, en momifiant sa vie dans un livre, échapper au sort commun et se survivre ?

15 juin 2017. Lariboisière. Grande fatigue. Les machines blanches. Puis le visage énigmatique (l'un de ces masques sculptés dans l'arbre à beurre, la bouche avare, les yeux fendus sur un monde aveugle, cachant on ne sait quels savoirs maléfiques) de la praticienne qui préside à mon mal. J'ai cherché en vain d'y déchiffrer l'oracle qui décidera de moi. Elle me laisse espérer ; un traitement prometteur serait en cours d'essais. Mais il y a loin du baume à la plaie. Finirai-je mon *Oie* avant de disparaître ? Cela a-t-il d'ailleurs la moindre importance ?

18 juin 2017. Reprise (finale ?) de mes récits, poussé par une sorte d'urgence que je crois justifier par mes dernières radios – l'énergie du désespoir. Mais la tâche

m'est si pénible que je doute d'en venir à bout<sup>5</sup>. Du reste, le travail se suffit à lui-même, m'accordant cette grâce suffisante : m'étourdir sur ce qui vient.

9 juil. 2017. Accès de mélancolie. Est-ce la cérémonie secrète à quoi je sacrifie encore chaque année ou le fruit de ces pages, les miennes, au milieu de quoi la foudre a frappé ?

oct. 2017. Disparaître, qu'est-ce que cela veut dire ? Cette leçon commune, qu'on s'est plu à reprendre d'âge en âge : « tu n'es qu'un songe rapide... », qui fait pourtant, comme nulle autre pensée, frémir en nous la vie (« tu n'es quelque chose, disait le Vicomte, que par la tristesse de ton âme... »).

[Sans date]. Revenir aveugle au lieu de sa naissance. Après une vie qui tient de la danse de Saint-Guy, le repos et l'oubli...

---

<sup>5</sup> La suite est biffée. On y lit une ébauche de la fin du premier chapitre de *L'Oca nera* : « Les Granges », daté d'oct. 2017. Voici ces lignes, pour autant qu'on puisse les déchiffrer : « Et ensuite ? Les léguer à ma fille, qui ne sait rien de ma vie et s'en offusquera ? Les confier à un ami, Lo Russo par exemple, c'est-à-dire au hasard... S'ils parvenaient à Livia, j'aurais trouvé ma tombe. Mais après tant d'années, comment la retrouver ? Et la pourchasser dans sa nouvelle vie, la tourmenter avec ces débris d'un passé qu'elle aura voulu oublier... » L.



## Table

<i>Avertissement</i>	5
Journal de l'Oie (2012-2014)	11
Au Manitoba (2014-2017)	45



En 4<sup>e</sup> couverture :

**Présentation Emmanuel**

Extraits :

4 nov. 2012. J'avance sans ordre, tout au plaisir de me dilapider. L'auteur est fantasque, le lecteur raisonnable : comment ces récits pourraient-ils les réconcilier ? Les grands livres, ce sont peut-être ceux où chacun cède assez au désir de l'autre pour que tous deux y trouvent leur plaisir.

11 nov. 2012. Vu hier au Musée des Beaux-arts de Chambéry, dans l'exposition consacrée à Laurent Pécheux (l'un de ces petits maîtres du XVIII<sup>e</sup> que l'on oublie dans les rétrospectives, qui fut pourtant un peintre délicat et l'inventeur du néo-classicisme), une toile représentant Minerve voilée, la taille prise dans une draperie mauve, assise au chevet d'un lit où une jeune femme nue, allongée dans la pose de la *Vénus d'Urbino*, nous regarde en rêvant, indifférente aux leçons de sa demi-sœur, effleurant d'une main une couronne de roses et froissant de l'autre un coin de drap entre ses cuisses, tandis qu'une bande d'amours chasse au filet des colombes égarées dans les courtines. Voilà : le lecteur est Minerve, la vierge sage, et l'auteur cette courtisane abandonnée aux plaisirs de l'instant, et d'abord à celui de l'imagination, le premier des péchés.